

trassent vivement notre conscience, et la rappelaient à elle-même, comme disait ce prophète : *Redite, prævaticatores, ad cor* : « Rentrez dans « votre cœur, violeurs de la loi. » Mais ô malheur des malheurs ! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne ; je dis les grands et les petits : car les hommes sont si faibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup ; et comme dit saint Paulin : « Ils mettent le « comble à l'iniquité par leurs louanges injustes « et artificieuses : » *Sarcinam peccatorum pondere indebita laudis accumulans* ².

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux ? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti ? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ces pièges : elle imite tout de l'amî, jusqu'à sa franchise et sa liberté ; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres, et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence ; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelli-

¹ Is. XLVI, 8.

² Epist. XXIV, ad Sever. n° 1.

gence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître excepté nous-mêmes ; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas ! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avait point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur : « Il y en a un, répondit Achab, « qu'on nomme Michée, mais je ne le puis souffrir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs : » *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum; sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas filius Jemla* ¹. C'était un homme de bien, qui lui représentait naïvement de la part de Dieu ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avait pas la force de vouloir apprendre ; et il voulait que Michée, c'est ainsi que s'appelait ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, messieurs, cette honteuse faiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Augustin ², savoir nos défauts que de pénétrer tous « les secrets de la nature et tous ceux des États « et des empires : » cette connaissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts : aimez ceux qui vous les découvrent ; et croyez avec saint Grégoire que « ceux-là sont « véritables amis par le secours desquels vous « pouvez effacer les taches de votre conscience : » *Hunc solum mihi amicum æstimo, per cujus linguam ante apparitionem districti iudicis meæ maculas mentis tergo* ³. Il importe de bien connaître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger : car quand vos maux vous plairaient encore, il ne faudrait pas pour cela les rendre incurables ; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons à connaître nos défauts de la bouche des prédicateurs : car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises ?

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Église nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin

¹ III. Reg. XXII, 8.

² De Trin. lib. IV, n° 1, t. VIII, col. 809.

³ Epist. lib. II, Ep. LII, t. II, col. 618.

de nous !... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Étrange égarement de l'esprit humain. Nature et effets de la haine que les hommes portent à la vérité. De quelle manière Dieu vengera les outrages qui lui sont faits. Comment elle réside en nous, et comment nous la combattons et nous la falsifions dans notre conscience et dans nos mœurs. Utilité de la correction fraternelle : combien elle est odieuse aux pécheurs. Véritable esprit de la condescendance chrétienne. Terrible jugement de Dieu sur ceux qui connaissent la vérité, et qui la méprisent.

Ned potest mundus odisse vos ; me autem odit quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne peut point vous haïr ; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Joan. VII, 7.

Les hommes, presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle ; et en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche, qui refuserait son affection à sa divine beauté : mais lorsque ce même éclat, qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes ; alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Étrange égarement de l'esprit humain, que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue ; que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience ; et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisons tellement, que nous ne craignons pas de les nourrir : comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître ! C'est, messieurs, un si grand excès qui fait que le Sauveur se plaint, dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres ; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a

repris dans les Juifs ingrats, il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde : c'est la divine Marie, que nous saluerons avec l'ange.

« Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu, « haïssent la lumière et craignent de s'en approcher, à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres. » S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais, afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie ², où il traite expressément cette question.

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance, tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres ; et comme, en ces trois états, elle contraire les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal vivants. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très-différents. En Dieu qui est le juge suprême, la vérité les condamne ; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble ; dans les autres hommes, elle les confond : et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. « L'homme sujet à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre ; « l'impudique, celui qui est chaste ; l'injuste, celui « qui est juste ; et il ne peut soutenir la présence « d'aucun saint, parce qu'elle est comme un fardeau qui accable sa conscience : » *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus ; et tanquam conscientie onus, presentiam sancti cujusque non sustinet* ³. Ainsi, en quelque manière que Jé-

¹ Joan. III, 20.

² I. 2. Quæst. XXIX, art. 5.

³ S. Hilar. Tract. in Ps. CXVIII, n° 10, col. 301.

sus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Évangile, soit par les lumières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères, il a raison de se plaindre que les hommes du monde le haïssent, à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent la vérité, parce qu'ils voudraient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai : ensuite ils voudraient du moins ne le pas connaître ; et parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ils ne veulent pas non plus qu'on les avertisse. Au contraire, messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain ; afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables qui condamnent tous les vices, sont en Dieu éternellement ; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine qu'ont les pécheurs pour la vérité, s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car comme j'ai déjà dit que le principe de la haine c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales ; il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même : en telle sorte, messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois, et la sainte vérité de Dieu qui en est le premier principe. Mais pour comprendre l'audace de cet attentat, et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une recherche philosophique sur cette cruelle passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Écritures divines que la haine imprime dans l'âme un désir de destruction, et, si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière ; c'est le disciple bien-aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est* : « Celui qui hait son frère est homicide. » Il ne dit pas, chrétiens, celui qui répand son sang, ou qui lui enfonce un couteau dans le sein ; mais, celui qui le hait est homicide : tant la haine est

¹ I. Joan. III, 5.

cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très-indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons ; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue ; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paraît une rencontre funeste ; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur ; et si nous ne réprimons cette maligne passion, nous voudrions être entièrement défaits de cet objet odieux : telle est l'intention secrète de la haine ; et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtriers tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non-seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires ; la détruisant en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine : ils s'irritent contre ces lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnement leur soit si sévèrement défendu ; et se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime ? et pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable ? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice ? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu » ; et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que « ceux qui ne veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y eût au monde ni justice, ni vérité, pour condamner les criminels : » *Cum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali* ².

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace : c'est à Dieu que vous en voulez ; et puisque ses vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas : *Nolumus hunc regnare super nos* ³ : « Nous ne voulons point que celui-ci soit notre roi. »

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde,

¹ Ps. LI, 1.

² In Joan. Tract. XC, t. III, part. II, col. 721.

³ Luc. XIX, 14.

c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur ? Il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement ? Vous le savez, chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. « Le monde me hait, dit-il, parce que je rends « témoignage que ses œuvres sont mauvaises » ; et ailleurs, en parlant aux Juifs, « C'est pour « cela, dit-il, que vous voulez me tuer, parce « que ma parole ne prend point en vous » ¹, et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne ; qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous ligurons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilège qui a fait mourir le Sauveur du monde ? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité, et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêt d'un esprit de Juif pour crucifier, comme dit l'apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *russum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei* ². Et ne dites pas, chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisqu'au contraire vous la professez ; car ce n'est pas en vain que le même apôtre a prononcé ces paroles : « Ils professent de connaître Dieu, et ils « le renient par leurs œuvres : » *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* ³. Les œuvres parlent à leur manière, et d'une voix bien plus forte que la bouche même ; c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent, messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine, notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-homme ; notre insatiable avarice, qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie ; et notre ambition et notre orgueil, qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantisements de ce Dieu-homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous pro-

¹ Joan. VII, 7.

² Ibid. VIII, 37.

³ Hebr. VI, 6.

⁴ Tit. I, 16.

fessons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que « nous ne sommes chrétiens qu'à la honte de « Jésus-Christ et de son Évangile, » *christiani ad contumeliam Christi* ¹.

Que s'il est ainsi, chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre ? Il est juste et très-juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours : Retirez-vous de nous, Seigneur, « nous ne voulons pas vos voies : » *Scientiam viarum tuarum nolumus* ² ; il nous dira à son tour : « Retirez-vous de moi, maudits ; et, Je ne vous « connais pas » ³ ; et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécution, cette excommunication éternelle, en un mot ce *Discedite*, « Retirez-vous ; » où iront-ils, ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie ? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal ? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle ? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir ? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium* ⁴.

O mes frères ! qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles ! Je tremble en disant ces choses. Et, certes, quand ce serait un ange du ciel qui dénoncerait aux mortels ces terribles jugements de Dieu, le sentiment de compassion le ferait trembler pour les autres, maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur !

Cessons donc, cessons chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu ; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable ; réconcilions-nous bientôt avec elle, en composant notre vie selon ses préceptes ; « de peur, dit le Fils de Dieu, que « cet adversaire implacable ne nous mène devant « le juge, et que le juge ne nous livre à l'exécuteur

¹ De Gubernat. Dei, lib. VIII, n° 2, p. 168.

² Job. XXI, 14.

³ Matth. XXV, 41. Luc. XIII, 27.

⁴ Matth. XIII, 42.

« qui nous jettera dans un cachot. Je vous dis en vérité, vous ne sortirez point de cette prison jusqu'à ce que vous ayez payé jusqu'à la dernière obole; » tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem*¹. Ainsi accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce redoutable adversaire; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. « Elle n'est pas éloignée de nous : » *Non longe est ab unoquoque nostrum*²; elle est au fond de nos cœurs; c'est là où nous la pouvons embrasser; et quand vous l'en auriez tout à fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément si vous vous rendez attentifs à ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières, qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence, que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître : au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que, la voyant, il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Évangile, que « Dieu illumine tout homme venant au monde »³; et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Église qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Église le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique tirée de la divine épître aux Hébreux⁴.

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'es-

¹ *Matth.* v. 25, 26.

² *Act.* xvii, 27.

³ *Joan.* i, 9.

⁴ *Hebr.* vi, 4.

prit de Dieu; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens? il vous sera utile de le bien entendre; et c'est pour quoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit, dans le premier point, qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous : car comme nous la touchons de plus près, et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi, pour notre malheur, la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal : et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes et la justice de nos actions : que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie : si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement; car nous altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans; lorsqu'en consultant son miroir elle ne trouve ni cet éclat ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace, qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs; elle se pare, dit saint Ambroise¹, d'une bonne grâce achetée, elle repaît sa vanité, et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté

¹ *De Virginib.* lib. i, cap. vi, n° 28, 29, t. ii, col. 163.

imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté : si, en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux; nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères, dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Évangile; elles ne sont pas si fâcheuses, ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité, qui est si profondément empreinte en nos âmes; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude : il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions; il dore si bien nos vices, que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Évangile et nous-mêmes : nous craignons de le découvrir en sa vérité, et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Évangile par une conduite réglée; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Évangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidents, que nous réduisons l'Évangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses; que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisements? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices; mais disons hautement dans cette chaire, que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Évangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les précep-

tes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent, » *nihil laborant nisi non invenire quod quaerunt*¹ : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine; « qui apprennent tous les jours, et cependant n'arrivent jamais à la science de la vérité, » *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*².

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidents ! l'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie, où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs, qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis, faites-leur du bien. Mais c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour; si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point : et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre et s'il ne suffit pas de venir à eux après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés.

Raffinements ridicules ! aimer, c'est-à-dire, aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour rallumer, s'il se peut en eux, le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint : pourquoi raffiner davantage? Grâce à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour connaître de la vérité ce qu'il lui en faut pour se conduire : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est*³.

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés? De

¹ *De Genes. contra Manich.* lib. ii, cap. ii, t. i, col. 665.

² *II. Tim.* iii, 7.

³ *De Anim.* n° 2.